



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Michel a ouvert avec des mains caressantes la boîte neuve de peinture que je lui apportais. Il a examiné en les touchant du regard et du doigt les gouaches glacées enchassées dans leurs godets et, satisfait de l'étendue de la palette, il a laissé courir sur son visage une joie évidente :

— *Elles y sont toutes. C'est bien « qu'y ait » deux couleurs de chaque.*

Cependant le pinceau solitaire le désillusionna un peu.

— *C'est trois pinceaux qu'il faudrait : un gros, un moyen, un petit. « Çui-là, c'est le moyen.*

Toutes ces constatations des yeux qui voient, de l'esprit qui pense et du désir qui, déjà, engage les actes à venir valaient mieux qu'un habituel et conformiste merci. Car Michel n'a même pas songé à me remercier de ce cadeau pourtant exceptionnel. La boîte de couleurs s'inscrivait dans les faveurs de son nouveau destin et, après tout, elle n'était pas plus miraculeuse que le fossile perdu dans la gangue des terres secrètes ou la « fleur à quatre feuilles », le cheval blanc, la fleur magicienne, l'oiseau ami surgi du plus profond de ses rêves pour devenir thème poétique au-delà de la simple réalité de tous les jours.

Des soucis naissaient dans l'âme de l'enfant, tangents à sa joie immédiate et il les disait tout haut comme pour lui-même, mêlés à une sorte d'orgueil qui, à la fois, l'aguiillonnait et l'inquiétait.

— *Il faudrait que je les continue mes collections de fossiles mais ceux de la Gaude, ils sont cassés.*

Mon tapis j'en ai encore beaucoup à faire
— *Alain m'aidera — peut-être.*

M'sieur, Jean m'a dit que je ferais encore un dessin à la pyrogravure.

J'ai pas fini mon album des belles fleurs — C'est les dessins que j' sais pas quand les faire

Toutes ces préoccupations étaient un bilan d'activités déjà bien vastes ! L'enfant en faisait l'inventaire avec une fierté contenue mais avec la crainte visible d'en perdre quelqu'une en chemin. Non, désormais, Michel ne consentirait plus à redescendre l'échelle qui, de palier en palier, l'avait élevé jusqu'à la conscience de lui-même et dans cette plénitude globale qui lui donnait la mesure de son pouvoir créateur. Jamais il ne renoncerait au dialogue qui le lie à ma présence et à celle des autres pour redevenir solitaire et étouffé dans ses limites. Jamais

il ne changerait le sens de ses responsabilités même trop exigeantes pour une sécurité à courte vue octroyée par l'égoïsme et la paresse loin de la participation des camarades et des amis.

Et c'est tout cela la culture de Michel D. Bien sûr, il ne raisonne pas sur elle ; il la sent dans tout son être chaque fois que la joie s'allume et chaque fois aussi que l'obligation des actions nécessaires lui fait un devoir de se rester fidèle. Il ne se pose pas de question sur le sens de ses démarches. Il découvre simplement que rien n'est vulgaire dans les choses qui nous agrément et que la vie est bouleversante à chaque détour du chemin. Le coquillage ciselé est féérique comme le cheval blanc à la crinière libre, comme le simple galet retrouvé dans le sable et sur lequel il dessine les signes décoratifs et les enluminures qui lui font dépasser d'un bond sa fonction de simple caillou. L'oiseau écouté le soir dans le recueillement du crépuscule déchire la nuit de la solitude et la fait éclore en poème.

Il y a tant d'élan et de secrète joie dans l'âme de l'enfant qu'ils n'attendent qu'un signe pour prendre le départ. Et ce départ c'est la culture qui nous conduit vers l'épanouissement du pouvoir créateur.

Nous sommes partis sans but de démonstration, du plus humble des enfants et des menus faits de sa vie repliée sur elle-même. Nous avons simplement apporté nos présences faites d'affection véritable et de désir de comprendre un peu plus loin que la simple réalité. Chemin faisant en constatant chacune des joies réelles, nous avons découvert que les regards que l'enfant pose sur le monde sont aussi des regards intérieurs qui illuminent et qui, sur l'aile de la joie, deviennent forces créatrices, « intelligence excédentaire » de l'homme.

Je sais bien que l'on peut m'objecter que Michel pour autant est tout de même un illettré, car dans cette montée progressive vers la compréhension de son rôle d'acteur jouant sa propre carte, il n'a point appris à lire la pensée des autres. Evidemment. Nous sommes à l'aube d'une expérience qui n'a pas donné tous ses enseignements chez un enfant sur lequel le génie de la maladie s'était jusqu'ici acharné. Car si nous consultons le dossier médical de l'enfant, nous apprenons qu'à l'âge où les bambins joyeux font l'apprentissage de la vie, il était, lui, dans un hôpital où, coup sur coup, il a subi la typhoïde, la pneumo-

nie, la variole, la pleurésie et l'encéphalite... L'étonnant c'est que Michel soit encore de ce monde pour nous faire la preuve que la vie est sans cesse renaissante quand elle garde des assises suffisamment saines pour être ensemencées de pensées personnelles. Michel D... est une plante fragile. Son cerveau a des potentialités limitées et à retardement. Mais il n'est pas un arriéré caractérisé. Incapable d'effort mental, il oublie toute discipline qui fatigue ses cellules nerveuses. Il aurait appris à lire facilement si lui avaient été évitées les années de dressage malfaisant où l'enfant accumulait dans son for intérieur la longue litanie de ses

souffrances inexprimables et de ses rancunes jugulées.

Non, il n'y a pas de vie stérile quand on sait faire chanter la joie de l'enfant — et la part du Maître est inévitablement de rester attentif à cette primitive joie de vivre pour en faire le support de la pensée réelle qui deviendra activité créatrice, don de soi vers l'œuvre utile et féconde. Alors, sur l'aile de l'espoir et de la fierté triomphante, la vie saura éviter le gaspillage et l'abâtardissement pour aller vers des plénitudes qui nourrissent la parole et les actes parfois exceptionnels, pour signifier la culture.

(à suivre.)

E. FREINET.

